Yod

Revue des études hébraïques et juives

14 | 2009

La littérature israélienne, miroir d'une société multiple

Le choc de la création de l'État

The Shock of Statehood: Israeli Fiction and the Declaration of Independence

הלם המדינה: הסיפורת הישראלית והכרזת המדינה

Yigal Schwartz

Traducteur : Michèle Tauber

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/yod/325>

DOI : 10.4000/yod.325

ISSN : 2261-0200

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 13-30

ISBN : 978-2-85831-178-1

ISSN : 0338-9316

Référence électronique

Yigal Schwartz, « Le choc de la création de l'État », *Yod* [En ligne], 14 | 2009, mis en ligne le 31 octobre 2011, consulté le 08 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/yod/325> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/yod.325>

Ce document a été généré automatiquement le 8 juillet 2021.

Yod est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Le choc de la création de l'État

The Shock of Statehood: Israeli Fiction and the Declaration of Independence

הלם המדינה: הסיפורת הישראלית והכרזת המדינה

Yigal Schwartz

Traduction : Michèle Tauber

Le « choc de l'État »

- 1 La proclamation par David Ben Gourion le 14 mai 1948 de la naissance d'un État juif en Erets Israël¹ a représenté pour la grande majorité des Juifs de notre époque, ainsi d'ailleurs que pour les non Juifs qui s'intéressent à notre histoire, l'un des moments les plus émouvants de la longue histoire du peuple qui avait prié pour cet État durant deux mille ans d'exil.
- 2 C'est un fait qu'aucun nouvel historien, sociologue, ou chercheur en littérature postcoloniale ne peut remettre en question. Toutefois, cet événement a été à l'origine de bien des bouleversements et a donné lieu, dans la société et la culture qui existaient alors en Palestine, à des réactions post-traumatiques en chaîne, reflets d'une série de conflits d'identité non résolus².
- 3 L'analyse qui suit traite de quelques-uns de ces conflits à travers la littérature israélienne. Une partie d'entre eux a eu un impact important sur les soixante années de création littéraire en Israël tandis que d'autres n'ont laissé qu'une empreinte plus ou moins importante en fonction des époques. De la même façon, chacune des expressions artistiques du traumatisme n'est que le résultat partiel de nombreuses variantes. Ainsi entrent en jeu non seulement le talent et le tempérament artistiques de chaque écrivain, mais aussi la distance et le caractère même de l'écriture littéraire en relation avec « le choc de la création de l'État ». Il faut également tenir compte d'autres « foyers de détonation » : sociopolitiques, philosophiques, artistiques en Israël et ailleurs, tels les traumatismes de la Shoah, la grande vague d'immigration, la guerre du Kippour, le bouleversement politique de 1977 avec l'arrivée de la droite au pouvoir, etc. Et en parallèle la guerre froide, la guerre du Vietnam et les réactions qu'elle a suscitées, la

révolte d'étudiants en 1968, le mouvement existentialiste, les néomarxistes, le développement et les succès du cinéma, de la télévision et d'autres moyens de communication de masse.

Du *yishouv*³ à l'État

- 4 La première moitié du XX^e siècle a vu l'éclosion et le développement en Palestine d'une société juive nouvelle aux caractéristiques socioculturelles bien définies. Cette société est connue sous le nom de « société du *yishouv* » ou « société du *yishouv* palestinien ». Selon de nombreux historiens et sociologues, cette société formait un ensemble assez homogène sur les plans ethnique, économique, sociologique et linguistique. Ses références culturelles étaient les mouvements de jeunesse pionniers sionistes. C'était en outre une société puritaine et romantique. L'espace *erets-israélien* dans lequel vivaient les contemporains de cette société, et qu'ils avaient eux-mêmes défini dans leurs écrits, leur ressemblait : primitif, vierge, isolé et bien différencié des « foyers de détonation » dont le bruit leur parvenait par-delà les océans⁴.
- 5 La naissance de l'État d'Israël mit fin d'un seul coup à cette « société du *yishouv* ». Cet acte historique « violent » fut à l'origine d'un « choc culturel » surtout pour les écrivains que l'on avait coutume d'appeler les écrivains de la « génération du Pays » ou de la « génération du *Palmah*⁵ ». Venus d'Europe orientale en Palestine pour y concrétiser leur rêve sioniste, leurs parents faisaient partie pour la plupart du mouvement des implantations agricoles, *ha-hityashvut ha-'ovedet*.
- 6 L'expérience première qui avait modelé cette génération fut la formation idéologique et pratique reçue auprès des mouvements de jeunesse pionniers. C'est elle qui les aiguilla vers l'acmé de leur existence, à savoir la guerre d'Indépendance, dans laquelle ils servirent de fer de lance au sentiment nationaliste qui avait perduré pendant les deux mille ans d'exil : le désir d'indépendance et de souveraineté.
- 7 Au « réveil » de ce moment d'apogée, durant les jours ordinaires qui suivirent l'euphorie de la guerre d'Indépendance, ils ressentirent la naissance de cet État juif, qu'ils avaient apporté sur un « plateau d'argent »⁶, comme un véritable « choc culturel ».
- 8 Les séquelles de ce choc figurent de façon très diverse dans les œuvres de cette « génération du *Palmah* ». Pour variées qu'elles soient, ces expressions littéraires ont un dénominateur commun philosophique et artistique : l'attachement au sentimentalisme.
- 9 Je fais ici référence à la position philosophicoartistique de Friedrich Schiller qui repose sur la nostalgie d'un paradis perdu. L'expérience existentielle première de cet état est celle d'un observateur extérieur qui a perdu le contact direct avec le monde et qui déplore cette perte.
- 10 Toujours d'après Schiller, ce sentimentalisme engendre trois modes artistiques par excellence : l'idylle, l'élégie et la satire. Et assurément la production littéraire de la génération du *Palmah*, qui a vu le jour lors de la guerre d'Indépendance, ainsi que la production qui a suivi, est placée clairement sous le signe de ces modes littéraires.
- 11 Il suffit de mentionner entre autres les très belles idylles et élégies de Binyamin Tamouz dans son premier roman *Holot ha-zahav, Les dunes d'or*, les modes littéraires auxquels il revient à la fin de sa vie dans le beau roman *Ha-ziqit ve-ha-zamir, Le caméléon et le rossignol*,⁷ ainsi que la monumentale élégie de David Shaḥar *Hekhal ha-kelim ha-*

shevurim, *Le Palais des vases brisés*⁸. On évoquera également dans le même ordre d'idées la rubrique satirico-mythologique *Uzi ve-shutafim*, *Ouzi et Cie*, rédigée conjointement par Binyamin Tamouz et Amos Kenan, ce dernier étant aussi un écrivain et un peintre plein de talent qui ne s'est jamais « libéré » de l'univers nostalgique de la « culture du *yishouv* ». N'oublions pas les œuvres de jeunesse d'Aharon Megged qui culminent avec le roman satirique *Ha-hay 'al ha-met*, (*Le mort saisi par le vif*)⁹.

Guerre patriotique (nationaliste), modernisme et postmodernisme

- 12 La littérature hébraïque moderne se caractérise surtout par une absence de synchronie dans la confrontation avec les divers courants et tendances qui ont nourri l'art européen à partir de la Renaissance. Entre 1850 et 1900, cette littérature subit une série de tempêtes et de ruptures, un processus culturel que les peuples d'Europe occidentale et orientale ont vécu quelque cent ans plus tôt, et les auteurs hébreux modernes sont alors contraints de mener une lutte en parallèle sur deux fronts. Ils tentent de s'imprégner de l'héritage artistique européen qui s'était développé depuis deux cents ans, alors que les Juifs vivaient encore en « ghetto », et simultanément ils expérimentent, tout comme les écrivains européens contemporains, l'infinie variété des idées artistiques qui avaient surgi en Europe lors de ces décennies si fécondes.
- 13 Cette disharmonie fut souvent accompagnée d'une « boulimie culturelle », autrement dit d'un formidable appétit de découvrir la culture européenne moderne dans toute sa diversité, et elle fut également à l'origine de phénomènes étranges. Ainsi, les écrits de David Frischmann recèlent une foule de sources d'influences issues de périodes extrêmement différentes (sources néoclassiques, réalistes, romantiques, néoromantiques, etc.) et que l'écrivain a tenté, sans grand succès d'ailleurs, de fondre en une seule et même œuvre originale.
- 14 Cette absence de synchronie à la fois semblable et différente caractérise de nombreux domaines de la culture israélienne. Rappelons que l'État d'Israël est né bien après les États européens. Israël se trouve en fait, sur le plan politique, dans la situation vécue par les États occidentaux cinquante, cent voire deux cents ans plus tôt. La preuve en est qu'en ce début du XXI^e siècle, le jeune État affronte une situation paroxystique où il lutte encore pour son existence nationale.
- 15 Israël est donc en quelque sorte « en retard » politiquement de toute une période par rapport aux États occidentaux. Toutefois, sur le plan de l'orientation culturelle, l'État hébreu tente de se situer sur le même niveau. Et bien que la culture soit définie en Israël selon une conception globale, l'élite culturelle israélienne dans sa grande majorité s'oriente de façon presque univoque vers la culture occidentale.
- 16 L'absence d'unisson entre le politique et le culturel se reflète dans la littérature israélienne de façon marquée, et ce particulièrement à travers deux époques. Tout d'abord au moment de la formation des écrivains de la « génération de l'État¹⁰ », c'est-à-dire la seconde partie des années soixante et les années soixante-dix ; puis lors de la « Nouvelle Vague » et de la « Vague suivante », époque communément appelée « postmoderniste » ou « postsioniste », qui a démarré au milieu des années quatre-vingt et se poursuit sous divers aspects jusqu'à nos jours. Quelques critiques littéraires ont insisté sur le fait que la tension entre l'individuel et le collectif représente l'axe

thématique essentiel dans la littérature de la « génération de l'État ». Or il existe également d'autres axes thématiques, pas moins importants que celui-ci, ainsi la tension entre ce qui relève du local et de l'universel.

- 17 L'une des manifestations littéraires les plus passionnantes qui reflète cette tension est la tentative révolutionnaire d'Amos Oz et d'A. B. Yehoshua, deux des principaux représentants de cette génération littéraire, de renouveler le catalogue des intrigues qui fournissaient l'infrastructure des récits *erets-israéliens*. Les écrivains de la génération précédente, arrivés en Palestine avec la deuxième ou troisième *aliya*, ayant souvent combattu dans les rangs du *Palmah*, s'inspiraient surtout des récits bibliques, et en premier lieu du récit du sacrifice d'Isaac, et de celui de la fin des temps par les prophètes Isaïe, Jérémie et Ezéchiel. Oz et Yehoshua ont tout au contraire donné une tonalité universelle à l'ensemble de leurs intrigues. Certes, ils ont aussi puisé dans les épisodes bibliques, mais en laissant délibérément de côté les récits nationalistes et en choisissant volontairement des récits universels. On peut se référer dans cette optique aux premières œuvres de ces deux auteurs, ainsi le récit du jardin d'Éden dans la nouvelle *Nomades et vipères*¹¹ d'Amos Oz, le récit du déluge dans *La montée des eaux* et celui de la tour de Babel, dans *La torpeur du jour*, de A. B. Yehoshua¹².
- 18 Cette décision d'universaliser les sujets empruntés à la Bible coïncidait avec la tendance évidente chez les deux écrivains à édifier leurs œuvres selon des critères artistiques éloignés du réel pour mettre l'accent sur l'aspect exclusivement littéraire. Cette tendance, très certainement influencée par des écrivains modernes de première importance, tels qu'Agnon dans *Le Livre des Exploits*, Kafka, Beckett, William Faulkner et d'autres, s'exprimait par des métaphores et des symboles sophistiqués (à la fois chez Oz et Yehoshua) et par des trames allégoriques (surtout Yehoshua).
- 19 Mais cette tendance à universaliser les sujets d'une part, et à métaphoriser la réalité et ses aspects allégoriques et symboliques d'autre part, n'a duré que peu de temps. À la fin des années soixante et tout au long des années soixante-dix, la littérature israélienne est revenue à un style réaliste.
- 20 L'effondrement rapide de la « Nouvelle Vague », comme il convient de nommer le premier stade de la littérature de la « génération de l'État »¹³, n'est en rien surprenant. En effet, les tendances universalistes et abstraites qui ont fait florès au début de la seconde moitié du XX^e siècle en Europe et aux États-Unis alors prospères et paisibles ne pouvaient trouver de prise dans un État moyen-oriental engagé dans un violent conflit avec ses voisins.
- 21 La discordance entre la situation géopolitique d'Israël et les objectifs culturels des vétérans de l'élite littéraire se fit alors sentir de façon aiguë, à la fin des années quatre-vingt et dans les années quatre-vingt-dix du XX^e siècle. Des influences post-modernes envahirent l'espace culturel israélien, laissant leur empreinte sur la création locale. Toutefois cette empreinte fut assez restreinte. En effet, tous les auteurs furent conscients de la dissonance qui existait entre le fait de vivre à l'époque occidentale post-moderne, après les grands conflits mondiaux, à l'ère de la globalisation, des frontières ouvertes et de la monnaie unique en Europe, et la vie au quotidien dans un État entouré d'ennemis, claustrophobe, comptant ses morts et maudissant ses blessures¹⁴. Cette dissonance est particulièrement sensible dans les œuvres des écrivains nés à la fin des années cinquante et au début des années soixante. Dans de nombreux ouvrages, ces écrivains dépeignent régulièrement des univers qui semblent déconnectés de leur espace-temps habituel, des microcosmes misérables où pénètrent

toujours les voix de la guerre en même temps que racisme et nationalisme font éclater la bulle d'une existence en apparence calme et paisible. Il en est ainsi dans le roman *Sarah, Sarah* de Ronit Matalon dont la trame évolue essentiellement en dehors du drame moyen-oriental. Ce n'est qu'à la dernière ligne que quelqu'un annonce à l'héroïne : « On vous a tué Rabin », phrase qui contraint le lecteur à reconsidérer le roman sous un tout autre jour.

- 22 Dans la courte nouvelle d'Etgar Keret *Les Ruelles de la Colère*, illustrée par Assaf Hanouca, le narrateur est un enfant qui regarde un film intitulé *Les Rues de la Colère* ou *les Rues de la fureur*. Le film raconte l'histoire d'un enfant malingre qui a grandi dans un quartier difficile et est devenu boxeur afin de pouvoir rendre à la pègre locale l'argent que son père alcoolique a perdu au jeu. L'enfant narrateur envie l'enfant héros du film et se rend dans un club de boxe. L'entraîneur lui présente un autre enfant qui le met K.O. et en plus, lui « mord l'épaule comme le ferait un gros rat. » Un an plus tard, l'enfant voit la suite du film « *Les Rues de la Colère 2* ou *Les Avenues de la Fureur 2*, qu'importe le nom. » De nouveau l'enfant envie le héros du film : « En voyant cet orphelin écrabouiller un petit rouquin lors d'un entraînement, je me suis senti tout triste. Triste de ce que mes parents n'aient jamais été assassinés lorsque j'étais enfant, ou qu'ils n'aient jamais été obligés de rendre de l'argent à la pègre ou même qu'ils ne se soient jamais enivrés pour ensuite me rouer de coups. » Il s'agit là d'un récit universel au cours duquel un enfant laisse parler son imaginaire sans jamais rien intérioriser. Le fait qu'une année sépare les deux films et qu'il se soit fait battre par l'autre enfant lors de la seule leçon de boxe qu'il ait jamais prise ne laisse sur lui aucune trace. Il s'accroche à son imaginaire d'une façon infantile qui fait sourire le lecteur.
- 23 Mais ce sourire s'efface rapidement à l'apparition d'un double phénomène sous forme de « petit » détail. D'universelle dans son essence, la situation se fait alors politiquement concrète et menaçante. L'adversaire amené par l'entraîneur au club de boxe est décrit par le narrateur comme « un enfant malingre et noiraud qui ressemble à un Arabe. » De la même façon, lorsqu'il relate son expérience lors de la vision du second film, il prend la peine de mentionner au lecteur qu'il lui « reste encore la cicatrice de l'enfant arabe ». C'est-à-dire que le seul souvenir inscrit dans la conscience du héros (Juif israélien) de ce récit est que le stéréotype raciste : « malingre et noiraud qui ressemble à un Arabe », devient pour lui, comme allant de soi, quelque chose de concret, un fait avéré : « la cicatrice de l'enfant arabe ».
- 24 On retrouve des processus similaires dans la nouvelle d'Assaf Gavron, *Sexe au cimetière*, ainsi que dans *En dansant debout* de Zeruya Shalev, dans la littérature pour la jeunesse de Nurith Zarchi, d'Alona Kimhi et d'autres. Dans tous ces textes extrêmement différents, un fossé infranchissable se creuse entre l'aspiration à la liberté absolue et la force d'attraction *hic et nunc* de la réalité politique de l'État d'Israël au milieu du Moyen-Orient.
- 25 La même dissonance se retrouve chez des auteurs nés dans les années soixante et soixante-dix. Les écrivains les plus en vue sont ceux qui, à l'instar de leurs illustres aînés, brandissent la « torche du nationalisme », veulent incarner les « visionnaires du peuple d'Israël » et faire figure de remplaçants modernes du prophète antique, du grand-prêtre et du grand rabbin en Israël. En d'autres termes, Orly Castel-Bloom, Etgar Keret et sur leurs traces Amir Gutfreund et d'autres, sont largement reconnus grâce à leur talent, mais aussi par ce qu'ils se focalisent, exactement comme les

« écrivains nationalistes », Y. L. Gordon, Bialik, Brenner, Alterman et Oz, Yehoshua, Grossmann et d'autres, sur le problème essentiel des Israéliens, celui de leur existence.

Gola et ge'ula : l'Exil et la Rédemption

- 26 La création de l'État d'Israël a révélé et accentué un conflit identitaire supplémentaire que la dernière décennie de l'époque du *yishouv* avait au contraire minimisé. Il s'agit de la tension entre les thématiques de la renaissance d'une part et de la Shoah ou de l'exil d'autre part. La thématique de la renaissance ou de la rédemption est téléologique, et comporte un commencement, un milieu et une fin clairement définis. Le commencement s'incarne dans la première période de souveraineté du peuple juif sur sa terre ; le milieu représente les deux mille ans d'exil, considérés par de nombreux penseurs juifs comme une période de déconnexion d'avec l'histoire, et la fin est identifiée à cette nouvelle renaissance directement reliée à l'époque biblique. L'expression linguistique qui incarne le mieux la logique interne de cette thématique serait : « L'an prochain dans la Jérusalem reconstruite ». Cette expression comporte un aspect cyclique – elle est répétée chaque fois à la même époque de l'année – mais l'accent est mis surtout sur son aspect linéaire pragmatique et sioniste : « la Jérusalem reconstruite ». En revanche, la thématique de l'exil est cyclique dans la mesure où elle repose sur un mouvement circulaire de destruction et de renaissance, un mouvement perpétuel qui témoigne de la grandeur de la survivance miraculeuse du peuple juif qui, tel un phénix, renaît chaque fois de ses cendres. L'expression linguistique qui rend le mieux compte de cette logique interne serait la phrase que nous prononçons dans la *Haggada* chaque année lors du *Seder*¹⁵ de la Pâque : « À chaque génération, nos ennemis veulent nous détruire et le Saint-Béni-Soit-Il nous sauve de leurs mains. » Le temps et l'histoire figurent également à travers le changement des générations et l'identité spécifique de l'ennemi déterminé à détruire le peuple juif. Mais l'accent est mis surtout sur l'aspect cyclique de l'événement et la passivité de la victime, qui a constamment besoin de l'aide du Saint-Béni-Soit-Il censé ne jamais décevoir.
- 27 Le système éducatif israélien a tenté d'aplanir la tension existant entre ces deux thèmes en créant des liens de cause à effet selon une hiérarchie très contrôlée. En témoigne la double expression officielle : « De la Shoah à la renaissance ». Cette expression fondatrice forgée par l'entrelacement des deux thèmes, Shoah et renaissance, selon un moule syntaxique logique : « de..... à », qui passe sous silence à la fois le développement historique et le développement existentiel et moral signifie en fait (et les éducateurs l'ont expliqué en long et en large à tous les niveaux de l'enseignement, jardins d'enfants, écoles primaires, lycées, mouvements de jeunesse) que sur les cendres d'une époque renaît une époque nouvelle. Cela signifie aussi que nous nous trouvons au cœur d'un processus univoque dont l'essentiel repose sur le passage de la thématique de l'exil – *golah* – à celle de la rédemption – *ge'ulah*. Certes, l'endoctrinement aussi efficace soit-il, suscite des oppositions. Ainsi, le conflit entre ces deux thématiques subsiste au sein de la société et de la culture israéliennes, et resurgit sous des formes souvent surprenantes.
- 28 Voici une première esquisse des liens qui unissent ces deux thématiques. Il semblerait que jusqu'au milieu des années quatre-vingt, elles se déroulent sur deux axes parallèles. La plupart des écrivains qui ont évoqué la thématique de la renaissance évitent celle de l'exil et inversement. Les écrivains qui ont accompagné la révolution sioniste puis les

étapes de sa consolidation à la fin des années cinquante et pendant les années soixante se sont attachés à l'imaginaire existentiel et spatial de leurs prédécesseurs, les « écrivains du *yishouv* ». Ils ont décrit des espaces d'existence éloignés et isolés, comme la *hityashvut ha-'ovedet*, les implantations agricoles chez Amos Oz, ou les « colonies pénitentiaires » chez A.B. Yehoshua, dans lesquels les représentants de l'exil (rescapés de la Shoah, immigrants venus d'Afrique et d'Asie) n'avaient qu'une place tout à fait infime, et qui péchaient par excès de stéréotype et d'orientalisme.

- 29 En revanche les écrivains qui se sont « obstinés » à recourir à la thématique de l'exil se sont focalisés sur les immigrants traumatisés par les persécutions subies dans leur pays d'origine d'une part et broyés par la machine idéologique sioniste d'autre part.
- 30 La double thématique de la rédemption et de la renaissance se retrouve chez les écrivains majeurs de la génération de l'État : Amos Oz, A. B. Yehoshua, Amalia Cahana-Carmon, Hayim Be'er et d'autres. En regard, le thème de l'exil apparaît entre autres chez Aharon Appelfeld, Shim'on Ballas, Sami Mikhaël (dans une partie de son œuvre).
- 31 La relation problématique entre la thématique de l'exil et de la Shoah, et celle de la renaissance – qui est d'ailleurs l'un des thèmes essentiels de la littérature israélienne de la dernière décennie – apparaît pour la première fois, d'une façon complexe chez Yoram Kaniuk dans son roman *Adam ben kelev, Adam ressuscité*¹⁶ paru en 1969. Dans ce livre pionnier s'écroule le mur officiel qui séparait les deux thématiques fondatrices, et l'auteur fait apparaître clairement les liens qui les unissent. Mais le moment n'est guère propice, du moins au vu des attentes des lecteurs. En effet, le livre paraît à une époque d'euphorie nationale, suite à la victoire éclair de *Tsahal* lors de la guerre des Six Jours, une victoire qui, pour beaucoup, y compris pour des écrivains et des poètes majeurs (Natan Alterman, Ouri Zvi Greenberg, Hayim Gouri) est interprétée comme la concrétisation de la thématique de la rédemption.
- 32 Seize ans après la publication d'*Adam ressuscité*, paraît en 1985 l'œuvre monumentale de David Grossmann, *Voir ci-dessus : amour*¹⁷. Les esprits sont alors bien mieux disposés à accepter le rapprochement des deux thématiques, exil et rédemption. Par ailleurs toute une série d'événements va briser la cuirasse des sabras israéliens si entiers et si sûrs d'eux-mêmes. Il s'agit en particulier de la guerre du Kippour en octobre 1973, quand Israël par insouciance se laisse surprendre par l'attaque égyptienne ; du « bouleversement » de 1977, lorsque la droite accède pour la première fois au pouvoir, et de la guerre du Liban en 1982, la première guerre non défensive, qui divise profondément les Israéliens. Cette série d'événements traumatiques prête le flanc à des angoisses existentielles, enfouies jusque-là dans les abysses de l'âme nationale. Elles submergent la conscience publique pour saper progressivement la cloison isolant les deux discours thématiques fondamentaux. Cet ébranlement permet au lecteur israélien de s'identifier à Momik, le jeune héros de Grossmann dans la première partie de *Voir ci-dessus : amour*. L'enfant tente de déchiffrer le discours de la Shoah à l'aide du lexique du discours sioniste et inversement. En parallèle, l'écriture poétique éblouissante et innovante de Grossmann contribue aussi à l'écroulement du mur.
- 33 Il faut préciser que Grossmann fait partie de la génération de la guerre du Kippour, c'est-à-dire des Israéliens nés au milieu des années cinquante qui vécurent la guerre de 1973 comme une expérience fondamentale. Cette génération avait comme fonction particulière de créer un pont entre le discours de l'exil et celui de la rédemption. La guerre du Kippour est vécue par ces jeunes soldats, par ces garçons et ces filles, futurs appelés, comme un traumatisme aigu de la perte, voire de la destruction. Mais en même

temps ce traumatisme national et individuel leur permet, par une ironie tragique, de dépasser ce qu'ils avaient ressenti durant leur enfance : l'abîme qui s'était creusé entre le traumatisme de l'humiliation et de la destruction lié à la Shoah, et la victoire dramatique de 1967¹⁸.

D'une société homogène à une société pluriculturelle

- 34 Nous avons vu que la création de l'État avait mis fin à la « culture du *yishouv* » élaborée dans la Palestine de la première moitié du XX^e siècle. Cette culture se caractérisait par une homogénéité à la fois ethnique, idéologique, sociale, etc. À la suite de la proclamation de l'État, de la promulgation de la loi du retour et de l'ouverture des portes d'Israël à tous les Juifs de la diaspora, s'est formée *de facto* une société pluriculturelle. Certes, littérature et culture ne constituent pas un espace démocratique où toutes les données seraient égales devant la Loi, ni en théorie, ni *a fortiori* en pratique. Bien des années ont passé avant que les écrivains originaires des pays arabes n'accèdent à la nationalité pleine et entière dans la république des lettres israéliennes. Nombreux sont ceux qui estiment d'ailleurs être restés des citoyens de seconde zone.
- 35 Quoi qu'il en soit, à partir des années soixante-dix, les voix d'écrivains orientaux se font entendre dans l'arène publique. Dans un premier temps, Amnon Shamosh, d'origine syrienne, Sami Mikhaël et Eli Amir, venus d'Irak, occupent les premiers rangs. Puis vont suivre des écrivains d'origine marocaine, Albert Suissa, et plus tard Shim'on Adaf. Dan Benaya-Sari est originaire du Yémen, Dorit Rabinyan et Avi Shmuelian ont leurs racines en Iran. L'arrivée d'écrivains orientaux au centre même de la littérature israélienne a coïncidé avec un double processus évoqué plus haut : un déclin du discours sur la renaissance ou la rédemption et conjointement une amplification du discours sur l'exil.
- 36 Un lien incontestable existe entre ces trois événements. L'affaiblissement du discours sur la rédemption va de pair avec celui de ceux qui le revendiquaient : les Juifs originaires d'Europe de l'Est, et leurs descendants biologiques et spirituels, ainsi que le dépérissement du brassage idéologique et des pratiques éducatives mises en œuvre à cet effet¹⁹. En parallèle, la consolidation du discours sur l'exil a rendu légitime la prise de parole dans des communautés jusque-là silencieuses. Ce phénomène se rencontre surtout auprès des communautés originaires des pays arabes, mais aussi chez des Juifs issus d'autres pays. Ainsi en témoignent les nouvelles d'Arieh Eckstein où il décrit sa ville natale, Lodz, d'un point de vue socio-économique et politique, nullement sioniste.

Le contexte politique

- 37 La déclaration d'Indépendance de Ben Gourion, le 5 mai 1948, sonne le glas non seulement de la période du *yishouv*, mais aussi, du moins en apparence, de deux mille ans d'exil. Bien des générations se succéderont avant que l'on puisse dresser un inventaire détaillé et convaincant des ondes de choc produites par un tel événement dans l'existence et la culture du peuple juif, en Israël et en diaspora.
- 38 Dans cette optique et sous forme de conclusion, voici une brève analyse de la littérature israélienne à ses débuts. Une lecture attentive du roman fondateur de Moshé Shamir *Hu halakh ba-sadot, Il marchait dans les champs* paru en 1948, et du recueil

de nouvelles également essentiel d'Amos Oz *Artsot ha-tan, Les terres du chacal*, (1965)²⁰, en particulier la nouvelle déjà mentionnée *Navadim va-tsefa', Nomades et vipères*, révèle les deux positions fondamentales qui définissent la « situation israélienne ». Tout d'abord, la position de la droite sioniste, qui se dégage du roman de Shamir, et ensuite la position de la gauche sioniste émanant des premières œuvres d'Amos Oz. La position de la droite sioniste s'appuie sur la théorie d'une sorte de « révolution permanente » selon laquelle les Juifs ne peuvent survivre sur la terre d'Israël, que s'ils continuent à s'inscrire dans un processus sioniste ; c'est-à-dire, à condition que le processus sioniste ne soit jamais mené à bien. Il s'agit là d'un pari laïque à l'égard d'une structure rédemptrice juive orthodoxe qui repousse le retour à Sion jusqu'à l'avènement du Messie. En d'autres termes, d'après cette position, le peuple juif se doit, s'il veut survivre en terre d'Israël, de conserver cette division éternelle entre *Erets Israël* d'En-Bas et le Grand *Erets Israël*, alternative de l'*Erets Israël* d'En-Haut, qui dans son essence même reste une création imaginaire irréalisable. Cette même droite sioniste a, d'ailleurs créé le concept territorialiste révolutionnaire de sanctification du « Lieu »²¹ dans la culture juive : au Lieu-Dieu d'Israël se substitue à présent le Lieu - *Erets Israël*.

- 39 Afin de préserver ce fossé idéologique pseudo messianique, il faut respecter deux principes : nier que le sionisme se soit jamais concrétisé, et poursuivre sans relâche une œuvre d'endoctrinement du sionisme auprès des Juifs de la diaspora. En effet selon la logique interne de cette position, l'interruption de cet endoctrinement, qui signerait la fin de l'*aliya*, équivaldrait à reconnaître l'accomplissement du sionisme et la mort du nationalisme.
- 40 Le fait est que Moshé Shamir présente son héros, Ouri, concrétisation ultime du *sabra*, comme une sorte de baudruche et d'artifice idéologique qui finit par se suicider lors d'une scène d'un ridicule achevé. L'auteur présente donc ici un *sabra*, acmé de la doctrine sioniste, qui ne parvient pas à s'accomplir entièrement. S'ajoute à cela le fait qu'il choisit précisément Mika, la nouvelle immigrante réfractaire, au passé bien rempli, qui a déjà connu des hommes, et qui est même décrite comme une intrigante, pour être candidate au rite d'initiation au sionisme, épreuve dont elle s'acquitte avec succès.
- 41 La position de la gauche sioniste, telle qu'elle se dégage des nouvelles de jeunesse d'Amos Oz, n'est pas moins étonnante et pas moins dangereuse. Ces récits, et des centaines d'autres publiés par des dizaines d'auteurs israéliens sont basés sur ce que l'on pourrait appeler une « inversion du désir chez le peuple juif ». En effet, la littérature hébraïque de la diaspora est traversée pendant deux mille ans par le fil rouge du désir qui se reflète dans ce vers magnifique du poète juif espagnol Yehuda Halevy écrivant : « Mon cœur est en Orient et mon corps aux confins de l'Occident ». La littérature de la renaissance hébraïque a tenté de corriger quelque peu cette affirmation et de réunir le corps et le cœur en un même lieu : en Orient, en *Erets Israël*. Or voilà que dans la composante « aryenne » de la littérature israélienne, précisément lorsque le peuple juif possède enfin son État, au bout de deux mille ans d'exil suivis de la Shoah, le cœur et le corps refusent de s'unir. La preuve en est que dans ces premières œuvres, on décèle déjà que si le corps des personnages israéliens se trouve en Orient, leur cœur, quant à lui, se trouve en Europe. Les héros d'Amos Oz, qui représentent la troisième voire la quatrième génération vivant en Israël, rêvent de forêts de sapins au nord de l'Europe, du bruissement du vent dans les grands arbres au-dessus de lacs tout bleus et de hautes montagnes. Les hommes sont attirés par des femmes nimbées de

mystère, au teint clair et aux yeux songeurs. Les femmes, telle Hanna Gonen dans *Mikhaël sheli, Mon Michaël*,²² peuplent leur imaginaire de héros littéraires russes au type asiate, sans peur et sans reproche, comme Michel Strogoff, ou bien de jeunes Arabes ou Bédouins décrits, dans la plus pure tradition orientaliste comme corrompus, efféminés, obséquieux et dans le même temps débordant de virilité.

- 42 Cette nostalgie des paysages, des femmes et des hommes européens, et d'autre part ce désir de voir naître leurs enfants en Israël caractérisent les personnages israéliens selon une attitude quasi européenne, « colonialiste ». Cette nostalgie, qui les pousse à vouloir « faire partie de l'Europe », transforme le désir du judaïsme traditionnel. Le corps dans cette unité centrale de la littérature israélienne se trouve en Orient, quant au cœur, il demeure, lui... en Europe, en Occident.

BIBLIOGRAPHIE

Almog, Oz (1997), *Le tzabar, portrait*, Am Oved, Tel-Aviv.

Balaban, Avraham (1995), *גל אחר גל בסיפורת העברית*, *Narration hébraïque postmoderniste*, Keter, Jerusalem.

Eliav, Benyamin (1976), *יהישוב היהודי בימי הבית הלאומי* (Le yishouv à l'époque de la maison nationale), Keter, Jérusalem.

Gretz, Nurit (1983), *ח'רבת חזעה והבוקר שלמחרת* (Hirbet Hiz'e et le matin d'après), Porter Institut, Tel-Aviv.

Gretz, Nurit (1993), *סיפור מסרטים*, *La narration israélienne et son adaptation au cinéma*, Open University.

Grossmann, David (1991), *Voir ci-dessus : amour*, Le Seuil, Paris.

Gurevitz, David (1997), *Postmodernisme*, Dvir, Tel-Aviv.

Kaniuk, Yoram (1980), *Adam ressuscité*, Stock, Paris.

Oz, Amos (1987), *Les terres du chacal*, Stock, Paris.

Oz, Amos (1995), *Mon Michaël*, Gallimard, Paris.

Schwartz, Yigal (2005), « Notre ombre et nous-mêmes » in *החדשהסוגיות בהסטוריוגרפיה של הספרות העברית*, *Problèmes dans l'historiographie de la littérature hébraïque moderne*.

Shahar, David (1978-1997), *Le palais des vases brisés*, Gallimard, Paris.

Shaked, Gershon (1971), *גל חדש בסיפורת העברית* (Nouvelle vague dans la narration israélienne), Hakibboutz ha-me'uhad, Tel-Aviv.

Shaked, Gershon (1993), *הסיפורת העברית 1880-1980* (La prose hébraïque), vol. 4, Tel-Aviv.

Shapira, Anita (1996), « La Shoah, mémoire privée, mémoire collective », in *Zemanim* 57.

Tamouz, Binyamin (1993), *Le caméléon et le rossignol*, Actes Sud, Arles.

Tzamir, Hamutal (2006), בשם הנוף (*Au nom du paysage*), Keter Heksherim, Beer Sheva.

NOTES

1. *Erets Israël* : en hébreu « Pays d'Israël », désigne le territoire d'Israël avant la naissance de l'État. (NDT)
2. Voir : H. Tzamir (2006)
3. *Yishouv* : population juive de Palestine à l'époque du mandat britannique (NDT)
4. Voir entre autres : Eliav (1976), Almog (1997).
5. *Palmaḥ* : unités d'élite de l'armée israélienne pendant la guerre d'Indépendance (NDT).
6. Expression tirée d'un célèbre poème de Natan Alterman (NDT).
7. Voir : Tamouz (1993).
8. Voir : Shaḥar (1978-1997).
9. À comparer avec Shaked (1993).
10. Ce sujet figure souvent chez N. Gretz, voir : *Hirbet Hiz'e et le matin d'après* (1983), סיפור מסרטים, *La narration israélienne et son adaptation au cinéma* (1993).
11. in : *Les terres du chacal* (1987).
12. Voir en détail dans mon livre Tel-
הידעת את הארץ שם הלימון פורח, הנדסת האדם ומחשבת המרחב בספרות העברית החדשה, Aviv 2007.
13. Voir : Shaked (1971).
14. Voir : Gurevitz (1997), Balaban (1995).
15. *Seder* : premier soir de la Pâque juive où selon un ordre – *seder* – bien précis, on lit le récit de la sortie d'Égypte. (NDT)
16. Voir : Kaniuk (1980).
17. Voir : Grossmann (1991).
18. Voir : Shapira (1996), pp. 4-13 (en hébreu) & Schwartz (2005), pp. 234-215.
19. Voir : Schwartz, « La narration hébraïque – la génération d'après », dans : *Efes Shetayyim*, n° 3, pp. 7-17 (en hébreu).
20. Voir : Oz (1987).
21. *Maqom* : peut désigner en hébreu un lieu, un endroit, mais aussi Le Lieu par excellence, c'est-à-dire Dieu. (NDT).
22. Voir : Oz (1995)

RÉSUMÉS

La déclaration de la création de l'État d'Israël de Ben-Gourion, le 14 mai 1948, a été un des moments les plus passionnants et émouvants dans la longue histoire du peuple juif. Ce fut un moment que les Juifs ont attendu, espéré et pour lequel ils ont prié pendant leurs deux mille ans d'exil. Cependant, il ne faut pas entendre par là que la déclaration et la création effective de l'État juif n'ont pas été accompagnées de difficultés et de crises. C'est en fait le contraire. La déclaration de Ben Gourion et l'établissement de l'État ont laissé place à des réactions et contre-réactions en chaîne dans la société et la culture en développement d'Eretz Israël, qui peuvent être

caractérisées comme post-traumatiques.

Dans cet article, je discuterai les réponses apparentes dans la fiction israélienne telle que les phénomènes suivants : le passage traumatisant de la « société du Yishouv » à un État, la difficulté de faire face simultanément au nationalisme renouvelé (qui avait déjà été traité en Europe) d'une part et au modernisme et au postmodernisme de l'autre, le combat non résolu entre le récit de la rédemption et le récit de la diaspora, et le passage difficile du « melting pot » à une société multiculturaliste. En conclusion, je présente les enjeux dans un contexte politique. Je tente de préciser les approches similaires ou différentes des auteurs de la gauche sioniste et de la droite sioniste à l'application concrète de la métanarration sioniste.

The occasion of Ben-Gurion's declaration of the establishment of the State of Israel on May 14, 1948, was one of the most exciting and moving moments in the long history of the Jewish people. This was a moment that the Jews had hoped for, yearned for, and prayed for throughout their two thousand years of exile. However, we should not understand from this that the declaration and the actual establishment of the Jewish State were not accompanied by difficulties and crises. Just the opposite is true. Ben-Gurion's declaration and the establishment of the State created a chain of reactions and counter-reactions in the society and culture developing in Eretz Israel that can be characterized as post-traumatic. In this article, I will discuss the responses apparent in much Israeli fiction to the following phenomena: the traumatic passage from the "Yishuv society" to a state; the difficulty of coping simultaneously with renewed nationalism (which had already been dealt with in Europe) on the one hand and with modernism and postmodernism on the other; the unresolved struggle between the narrative of redemption and the narrative of the Diaspora and the complicated passage from a "melting pot" society to a multicultural one. In conclusion, I present the issues in a political context. I attempt to indicate the similar/different approaches of the authors of the Zionist left and the Zionist right to the practical implementation of the Zionist meta-narrative.

הכרזת המדינה על ידי דוד בן גוריון היא ללא ספק אחד הרגעים המרגשים ביותר בהסטוריה היהודית המודרנית עם זאת, ההכרזה על המדינה והקמתה גרמו לשרשרת של תגובות ותגובות נגד בחברה ובתרבות בארץ ישראל, שניתן אולי לראותן כתגובות פוסט טראומטיות. המאמר עוסק בעיקר בעיצוב הספרותי של טראומת המעבר מחברת היישוב למדינה, של הקושי לשלב בין מושג הלאומיות ובין המודרניזם והפוסט מודרניזם, בין הנארטיב של הגאולה ובין זה של הגולה, בין חברת כור ההיתוך לחברה רבת תרבותית. לסיכום הוא מטפל בהשוואה בין מספרים מן השמאל הציוני ובין הימין הציוני.

INDEX

מילות מפתח

הספרות הישראלית, ציונו, היישוב, בארץ, דור הפלמ"ח, גלות, מדינת ישראל-יצירת;

המנדט הבריטי, ספרות

Index chronologique : État d'Israël – création (1948), mandat britannique (1928-1948)

Index géographique : Israël

Thèmes : littérature

Keywords : Israeli literature, Zionism, Yishouv, Eretz, Multiculturalism, generation Palmah, exile, State of Israel - Creation (1948), British Mandate (1928-1948), Israel

Mots-clés : littérature israélienne, sionisme, Yishouv, Eretz, génération du Palmah, exil, multiculturalisme